

ZAKHOR

SOUVIENS-TOI

**FABIENNE ROUSSO-LENOIR
PRODUCTEUR-AUTEUR-REALISATEUR**

**50 RUE DE TURENNE
PARIS 75003
TEL.: 33.1 42 72 95 15
e-mail: f-rl@wanadoo.fr**

ZAKHOR
SOUVIENS-TOI

GOLD HUGO AWARD, meilleur documentaire, catégorie Histoire/ Biographie ,
Chicago International Film Festival, USA , Octobre 1996 .

DIRECTOR'S CHOICE AWARD Black Maria Film Festival, Jersey City, New
Jersey , USA, Janvier 1997

PRIX DE LA MEMOIRE 2006, décerné par l'Association "ZAKHOR pour la mémoire",
Perpignan, France Novembre 2006

ZAKHOR a été présenté à la Conférence de Berlin sur l'Antisémitisme (28-29 avril
2004) par le Ministère Allemand des Affaires Etrangères.)

ZAKHOR a été acquis par le Centre National de Pédagogie, **Yad Vashem, The
United States Memorial Museum (Washington)**, le Forum des Images.

ZAKHOR a été choisi par le Centre Civisme et Démocratie (CIDEM) pour servir la
pédagogie de la Journée de commémoration de l'Holocauste et de prévention des
crimes contre l'humanité (27 janvier).

Il est distribué par le CIDEM dans le cadre des Parcours Civiques patronnés par le
Ministère de l'Education Nationale.

De nombreux professeurs de philosophie et d'histoire et géographie utilisent
ZAKHOR dans leur enseignement sur la mémoire de la Shoah.

ZAKHOR a également été l'un des deux films cités par le Grand Rabbin Gilles
Bernheim dans le texte et la bibliographie de "Des mots sur l'innommable, Réflexions
sur la Shoah" publié par les Etudes du Crif (N°10, septembre 2006), l'autre étant
Shoah de Claude Lanzmann.

DIFFUSION COMMERCIALE INTERNATIONALE hormis la France:
National Center for Jewish Films, Brandeis University, USA.

France et DIFFUSION NON-COMMERCIALE: Fabienne Rousso-Lenoir et le CIDEM.

FESTIVALS

Festival International du Film Juif, Vienne 2006

Philadelphia Holocaust Film Series, présenté par The Children of Jewish Holocaust Survivors Association of Philadelphia, Mai 2006

Fort Lauderdale International Film Festival USA Novembre 1996

VII Encontros Internacionais de Cinema Documental, Odivelas, Portugal, Novembre 1996

Traces de Vie, Rencontres du Film Documentaire, Vic-le-Comte, France, Novembre 1996

Cinequest, San Jose Film Festival, Californie, USA - Février 1997

Women in the Director's Chair Film Festival, Chicago USA- Mars 1997

Festival du Film Juif, Bruxelles - Mars 1997

Festival du Film Juif, Montreal , Canada - Mai 1997

Festival du Film Juif, Toronto, Canada - Mai 1997

Festival du Film Juif, Londres, U.K. Juin 1997

**Rencontres Internationales de la Photographie en Arles, France,
Projection inaugurale au Théâtre Antique, 6 juillet 1997**

Etats Généraux du Film Documentaire, LUSSAS, France, Août 1997

Festival du Film Juif, Vienne, Octobre 1997 et Octobre 2006

Festival du Cinema Juif, Melbourne, Sydney, Perth, (Australie), Oct.-Nov. 1997

15 ème Festival du Film, Jérusalem, Israël, juillet 1998

Festival du Film sur la Résistance, Nice Novembre 2002

ZAKHOR
SOUVIENS-TOI

SYNOPSIS

VERSION FRANCAISE:

Vidéo Beta S.P. noir et blanc et couleurs

VERSION ANGLAISE

Vidéo Beta S.P. noir et blanc et couleurs

COPIE 35MM

Durée : 22 minutes

Auteur, réalisateur : Fabienne ROUSSO-LENOIR

Tel/Fax: 33. (0) 1. 42 72 95 15

f.rl@libertysurf.

Ce film a été réalisé avec le concours du CENTRE DE DOCUMENTATION JUIVE CONTEMPORAINE, de la Bibliothèque MEDEM, de l'Association MEMOIRE JUIVE DE PARIS, de Me SERGE KLARSFELD.

Il est filmé au banc-titre à partir des photos d'avant la guerre, tirées de l'album de nombreuses familles juives, photos que viennent rythmer quelques images de films d'amateurs, films de familles également tournés avant-guerre.

"ZAKHOR" est un court-métrage sur la transmission de la mémoire, du souvenir des personnes et familles juives victimes du nazisme, que tous leurs membres aient, ou non, péri.

Il s'agit, selon l'expression du poète Benjamin Fondane, d'une évocation des victimes dans la plénitude de leur "visage d'homme", et non d'un documentaire sur le nazisme ni sur la Shoah. Les images des camps, des cadavres ou des visages derrière les barbelés parlent exclusivement du bourreau. Le sujet de ce film est de restituer aux victimes leur identité de vivants, de saisir l'intensité de la présence des hommes, des femmes, des enfants d'un peuple dont on a voulu faire disparaître toute trace.

Les survivants des camps ou des ghettos, qui ont pu publiquement témoigné sur le processus de la Shoah, se sont trouvés, dans leur vie privée, devant l'impossibilité affective et psychologique d'évoquer les disparus. Il incombe sans doute à notre génération -en pensant que, bientôt, l'accès aux témoins encore vivants ne sera plus possible-, de renouer les fils de la transmission, de réintégrer les disparus de la Shoah en tant que vivants dans la généalogie familiale, dans les générations de l'Histoire humaine.

POURQUOI J'AI REALISE ZAKHOR

Je suis juive. Mes grands-parents paternels, mon oncle, le frère de mon père qui avait dix-neuf ans, une partie plus éloignée de ma famille maternelle, ont été déportés à Auschwitz. Je n'ai pas encore d'enfant, mais ma nièce aujourd'hui douze ans. Comment lui en parler?

Comment lui parler, aussi de sa famille, de ma famille que je n'ai pas connue. Comment lui parler d'une culture, celles de la "yiddishkeit" anéanties? Comment transmettre autre chose des victimes que l'image laissée d'elles par leurs bourreaux?

"ZAKHOR" est né de ces questions. Ce n'est ni un film sur le nazisme, ni un film sur la Shoah, mais sur la transmission de la mémoire juive. Le travail de mémoire est double. L'une de ses facettes concerne le crime, les bourreaux, la dénonciation des faits, leur mise au point, le travail historique de vérité sur ce qu'a été l'entreprise nazie de destruction des juifs. Ce travail est indispensable. Je n'aurai pas pu faire ce film si Claude Lanzman n'avait pas fait "Shoah."

Mais si la destruction des juifs d'Europe fait aujourd'hui l'objet de recherches, d'études, d'enseignement scolaire et universitaire, elle devient en même temps, pour une génération déjà éloignée des faits et de leurs protagonistes, une référence abstraite, désincarnée, qui, pour beaucoup d'enfants juifs, se double d'un vide traumatique, d'une histoire rompue. Pour les uns comme pour les autres, l'identification devient difficile, entraînant un éloignement, qui, même involontaire, parachève dans le temps l'intention des criminels: la déshumanisation des victimes.

Les survivants ont pu publiquement témoigné sur le processus de la Shoah, dans leur vie privée, ils se sont, pour la plupart, trouvés devant l'impossibilité affective et psychologique d'évoquer les disparus. Les images des ghettos, des camps, des cadavres ou des visages derrière les barbelés parlent exclusivement du bourreau. Dans la transmission publique, la marque nazie grève et entache la mémoire juive.

Certains emmènent leurs enfants à Auschwitz, pour qu'ils voient pour qu'ils sachent. Je considère pour ma part et sans aucun sans jugement de valeur, que, ce faisant, ils transmettent brutalement un traumatisme. Ce qu'ils transmettent ainsi, ce n'est pas le souvenir des victimes mais celui du bourreau. Il ne faut pas confondre mémoire du crime, mémoire de la souffrance qu'il a engendré, et mémoire des hommes, des femmes et des enfants qui en furent les victimes mais dont la vie ne se résout pas à leur extermination. Ce n'est pas l'image d'un homme avili, humilié, ni celle d'un cadavre que mes grands-parents auraient voulu que je garde d'eux et que je transmette à mes propres enfants. Ces cadavres ne me disent rien sur ce qu'ils furent, sur leur humanité; ils me parlent seulement de leur souffrance et de l'inhumanité des bourreaux. Les images d'Auschwitz ou des ghettos me parlent exclusivement de l'état dans lequel les nazis ont laissé mes ancêtres, mon peuple; la seule image qu'elles ne transmettent est celle que les bourreaux voulait laisser d'eux; elles ne nous renseignent pratiquement que sur les nazis, pas sur qui furent en vie ces millions de morts. Ces gens ne furent pas seulement des victimes, ils furent des

êtres vivants, avant et indépendamment du nazisme. Parallèlement à la mémoire du génocide et de la mort, il est aussi nécessaire de transmettre celle de la vie. Pour les juifs dont je suis, il est nécessaire, au-delà du crime et de ses exécutants, de recréer avec ces vivants-là une intimité qui nous permettent de renouer les fils de la transmission. Pour les autres, en un temps où les cadavres s'amoncellent chaque jour sur l'écran des télévisions, il est aussi nécessaire de se rendre compte qu'un cadavre est d'abord un homme, un vivant et que chaque victime a une âme, un cœur, un sourire et une histoire.

C'est en écoutant les chansons yiddish de Talila que les images et la structure du film me sont venues à l'esprit.

Je voulais trouver des photos qui disent le quotidien, l'intimité, qui traduisent des moments de complicité, de solidarité, de rire, d'amitié ou d'amour, ces moments fugitifs qui font la trame impalpable d'une vie et de ses souvenirs. J'ai tout d'abord commencé mes recherches autour de moi, famille et amis, puis au Centre de Documentation Juive Contemporaine à Paris et à la Bibliothèque Medem, dans les Livres du Souvenir (Yzkor Bicher), rassemblées par les différentes communautés juives de Pologne. J'ai téléphoné aux personnes qui avaient confié ces photos, je les ai rencontrées et elles m'ont ouvert leur album de famille. J'ai également rencontré les membres de l'Association Mémoire Juive de Paris qui avaient édité un livre de photos et m'en ont montré et prêté d'autres. Cette recherche a été longue, parce que la plupart des photos de l'époque sont posées et raides. Elle a été passionnante parce que j'ai rencontré des gens merveilleux.

Serge Klarsfeld m'a offert les droits des photos de son livre sur les enfants déportés, "Le Mémorial des enfants juifs déportés de France", dont j'ai utilisé une dizaine.

Pour le son, j'ai ajouté aux chants de Talila quelques vieux enregistrements de chansons chantées par des amateurs, que des amis avaient gardés ou que nous avons réenregistrées.

J'ai écrit le texte général qui se présente comme un collage nourri de poèmes, de phrases, de messages écrits par des prisonniers, des déportés, des fusillés ou des auteurs survivants.

Ces textes sont dits par des amis et non par des acteurs professionnels, ce qui, à mon avis, les rend plus authentiques.